**Être ou ne pas être enseignés par l’histoire**

**Marielle David**

Je ne suis pas professeur d’histoire mais, comme tout enfant français, j’ai été enseignée en histoire. J’habitais Strasbourg et j’allais au Lycée des Pontonniers, alors lycée de filles et qui plus est lycée dit pilote. Ma première professeur d’histoire s’appelait madame Letalon et je lui dédie cet exposé car son enseignement a marqué pour la vie mon intérêt pour cette discipline qu’elle enseignait avec brio en s’intéressant à chacune d’entre nous. En sixième et cinquième, nous apprenions l’histoire dans son ensemble, en commençant par les grandes civilisations antiques, puis le Moyen Âge, puis l’histoire plus récente. Les dates, à l’époque, étaient encore essentielles. Nous devions les apprendre par cœur. Comme beaucoup d’enfants, je fus fascinée par l’Egypte dont un livre chez mes parents me faisait entrer par les photographies dans les mystères des tombeaux royaux. Une visite au Louvre compléta mon vif intérêt. C’était le tout début de l’école des annales. Malgré le caractère descriptif des temps de l’Histoire, nous avions déjà, grâce au professeur de dessin, des correspondances avec l’histoire de l’art, car elle nous faisait peindre par exemple des vitraux aux couleurs de ceux de Chartres et modeler des oiseaux qu’on pouvait recouvrir d’émaux de cette fameuse couleur turquoise particulièrement fréquente en Egypte. Ils étaient beiges, on les faisait entrer dans le four, ils ressortaient joliment colorés, c’était magique.

Aujourd’hui, je me suis procurée les livres d’histoire de sixième et cinquième de chez Nathan et j’ai pris acte que l’enseignement de l’histoire a beaucoup évolué, ce j’avais entendu dire déjà. Le programme de cinquième commence par le Moyen Âge. Enseignés par l’erreur d’avoir voulu faire apprendre à des enfants d’Algérie ou de Nouvelle-Calédonie le chapitre « nos ancêtres les Gaulois », le Moyen Âge aujourd’hui commence par l’histoire de l’Islam. Sont intégrés dans le programme scolaire des données de sociologie et d’histoire de l’art, signant l’influence de l’école des Annales. Au chapitre du Moyen Âge français, une date est retenue, « le dimanche de Bouvines », « l’année 1214, le 27 juillet tombait un dimanche. Le dimanche est jour du Seigneur. On lui doit tout entier ». Célèbre début de ce livre de Georges Duby qui nous relate dans un style limpide qui devait contribuer à son grand succès de librairie, comment Othon IV, l’Empereur du Saint Empire germanique, enfreint cette règle sacrée et va se faire battre par le roi de France Philippe Auguste. Relatée au XIII° siècle, par qui assista à la bataille puis oubliée, et resurgissant au XIX° siècle pour témoigner de la première des victoires de la France contre l’Allemagne, qui devaient se succéder dans des guerres qui furent des ravages qu’on oublie trop souvent dans les critiques actuelles de l’Europe. Tous ici nous avons en mémoire, même si nous ne sommes pas historiens, même si nous en avons peu entendu parler au collège puis au lycée, les noms de Fernand Braudel, de sa thèse sur la Méditerranée avec sa division du temps en histoire : les temps longs .

- L’histoire presqu’immobile, signant le temps de la géographie,

- L’histoire lentement agitée temps du social,

- L’agitation de surface, temps de l’individuel.

Fernand Braudel dirigea la VI° section de l’EPHE (Ecole Pratique des Hautes Etudes) et fit intervenir Vernant, Leroy-Ladurie, Duby, Le Goff, Furet mais aussi Barthes et Lacan, ces noms nous sont devenus familiers. Quelle époque prestigieuse !

Qu’est-ce que l’histoire d’bord ; quelle est la particularité de cette discipline ? Une discipline de l’après-coup. Un retour en arrière dans le temps qui nous préoccupe tant avec une double charge. Examiner les sources, leur faire rendre l’âme, pourrait-on dire, et les faire revivre avec le plus d’objectivité possible. Elisabeth Roudinesco disait l’autre soir à Espace analytique que l’important pour l’historien est de ne pas faire de néologisme. D’interpréter les données dans le contexte de leur époque. Oui, mais ces grands historiens de la grande époque de l’histoire étaient très travaillés par la question de la subjectivité restante. Le Goff, Duby se posaient la question : dans ce désir de faire revivre le passé, ma subjectivité s’efface-t-elle au profit de l’autre ou bien ma place de sujet modifie-t-elle mon travail ? Dans l’actualité, on voit bien comment un même événement peut être lu en fonction de son propre point de vue sur la réalité. Au lendemain de l’attaque de Charlie Hebdo Edwy Plenel lance un « tweet » ; « l’enfance misérable des frères Kouachi. A lire impérativement avant de se ressaisir. » Veut-il dire que cette explication doit nous amener à pardonner ? De fait, si on lit plus attentivement leur biographie, on s’aperçoit que certes les frères Kouachi ont du être séparés d’une mère en grande souffrance et en grande difficulté mais la France a parfaitement assumé son rôle éducatif grâce à un foyer et l’apprentissage d’un métier. La vraie question qui se pose alors est : pourquoi des jeunes que la France a pris en charge dans leur graves difficultés se retournent contre ses valeurs ? Question beaucoup plus complexe !

Le matin à huit heures moins cinq, j’écoute sur France Culture la chronique de Brice Couturier qui disait, il y a peu, je le cite de mémoire, que « l’histoire s’enseigne mais qu’on n’est pas enseigné par l’histoire ». Pourtant, l’histoire, je veux le montrer par un exemple, est une des disciplines qui nous permet de réfléchir en tant que citoyens, aux événements qui arrivent dans notre pays et dont nous devons nous faire une opinion, puisque nous sommes dans une démocratie qui, par définition, tient compte du vote de chacun d’entre nous et doit donc être éclairé par une réflexion. Je vais prendre un exemple connu de tous aujourd’hui, la question tant débattue de la déchéance de nationalité. Au décours des événements du 13 novembre 2015, très rapidement, le Président de la République, François Hollande, a réuni le Congrès à Versailles pour discuter de l’opportunité d’un changement de la Constitution, voulant y intégrer la déchéance de nationalité pour les terroristes. C’est un usage en apparence entériné par le langage. A l’époque, les sondages disaient que 90% de la population française y était favorable. Les politiques, eux, réagirent vivement soit par le oui, soit par le non. Que faut-il en penser ? Je cherchai l’origine de cette expression. Elle fut proposée par Robespierre et précéda les événements tragiques de la Terreur. Mais déchéance est aussi « un signifiant » et comporte le mot « déchet ». Une démocratie peut-elle transformer un sujet humain, quelle que soit sa culpabilité, en objet déchu ? Les esclaves de l’Antiquité n’étaient pas ainsi traités. Et la peine de mort laisse enterrer les cadavres, pratique essentielle à l’humanité que les terroristes ne doivent pas nous faire perdre. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, un diplomate fut déchu de la nationalité française par Pétain, car Hitler le haïssait : il s’agit de Saint-John Perse, également grand poète et prix Nobel de littérature. Il sut émigrer aux Etats-Unis et prouver par l’œuvre qu’il y développa qu’un sujet humain peut résister à un tel signifiant qui représentait les projets d’Hitler mais non lui-même. Mais tous n’ont pas ce talent qui les pousse à créer à la limite de la mort et la Constitution, elle, entachée de ce mot se verrait chuter car elle a vocation à la cohérence de la Nation qui se doit de punir sans concession les coupables qui en attaquent les valeurs tout en garantissant la pérennité de « Liberté Egalité Fraternité ». Sans doute ce type de réflexion a amené le Président de la République lui-même à renoncer à ce projet, prenant argument du désaccord entre les deux Chambres. Quel autre mot employer ? Perte de nationalité existe. Aragon la perdit pour avoir fait une erreur dans un journal et parlé de Marocains au lieu de Congolais. C’était son communisme qui était visé et le général De Gaulle lui restitua sa nationalité.

Alors que dire ? La notion de **crime contre l’humanité** eut été bien préférable pour exprimer ce que le peuple français ressentait devant ces crimes effroyables et l’attaque d’un symbole historique à laquelle il tient : la liberté d’expression. En remarquant ceci de très particulier dans le terrorisme actuel, qui se dit au nom de l’islam, que ceux qui se font sauter au nom d’Allah attaquent autant leur propre humanité que celle de ceux et celles qu’ils tuent. Trait qui les différencie des Nazis qui eux tuaient les autres, mais pas eux-mêmes, avant que d’être vaincus par les alliés. Pour les « nouveaux terroristes », la toute puissance d’Allah efface la notion même d’humanité pour eux comme pour les autres.

L’histoire est donc bien un des moteurs de réflexion **dans un après-coup**. En cela peut-être on peut dire que l’histoire n’enseigne pas directement car les passions humaines nous guident parfois dans un premier temps, entraînant des répétitions qui peuvent être nocives. La réflexion vient dans un second temps.

Je vais maintenant témoigner de l’influence de l’histoire dans ma pratique de pédopsychiatre. Intervenant dans un CMPP du 93 depuis une trentaine d’années, je suis amenée à y rencontrer de nombreuses familles étrangères et il est évident que mon intérêt pour l’histoire m’amène à les faire parler longuement sur leurs origines. Je m’intéresse aux détails, aux villes de leur naissance, aux particularités de leurs familles en ces pays lointains et à leur adaptation à la société française. Pourtant, il faut rester au départ prudent car un sujet veut être entendu quelles que soient ses origines. Toutefois, ils apprécient un sincère intérêt pour leur histoire. Nous entrons là dans une catégorie individuelle de l’histoire dont la psychanalyse a montré l’importance. Freud lui-même avait pour habitude de recomposer le passé des fantasmes de ses patients en fonction de sa grille propre de lecture qui tenait le plus grand compte de la sexualité infantile dont il décrivit les étapes qui, pour lui, se succédaient sur un mode chronologique lié à l’évolution du désir et des stades propres à l’évolution humaine. Recherchant dans le passé lointain les traces de meurtre du Père qui aujourd’hui encore par l’inconscient les recouvre sans pour autant en éviter les effets de culpabilité. Fossiles du « temps long » qui agite les temps courts de nos individualités mues par les complexes liés à nos désirs.

Et dans la psychanalyse ? Chacun de nous, dans le champ de la psychanalyse, essaie d’ajouter une petite pierre aux apports théoriques des maîtres. Mes dernières recherches portent sur l’origine de la psyché. Après avoir contribué il y a bien longtemps à l’affirmation de Lacan en son dernier séminaire que « le Réel, c’est le tissu », j’ai été amenée à comprendre la source de cette affirmation. Disons-le rapidement, j’ai fait l’hypothèse d’une propriété perceptive supplémentaire aux cinq sens : des ondes traverseraient la peau du nourrisson pendant la première année et qui lui donneraient des sensations ineffables qui cesserons d’être perceptibles environ à l’âge de la marche car des sensations nouvelles, liées au redressement de la colonne vertébrale, donneraient à ce tissu flottant en nous-même, au tout départ de notre vie psychique, un bâton qui le redresse tel un drapeau flottant au vent retenu par son manche. Cet assemblage entre dans la composition de ce qu’il est convenu d’appeler le phallus. Je ne veux pas entrer dans les méandres théoriques mais tous vous en savez assez pour associer phallus et sexualité. Or ce symbole, le drapeau, n’est pas un symbole sexuel mais il est le représentant de la première formation de l’inconscient qui donne à l’enfant une seconde mère, la mère-patrie. Un psychanalyste, René Kaës, a déjà affirmé que l’identité sociale précédait toutes les autres. Pour ma part, je dirais que quand un sujet voit un drapeau, son inconscient reconnaît ce moment perceptif et ancien d’un objet qui est séparé du corps de la mère et séparé de son propre corps ; ainsi nait le symbole phallique qui, pour Lacan, devient le signifiant phallique quand il est pris en charge par le langage. Première boucle du sujet naissant. Premier événement. Comme l’écrit Jacques Alain Miller : «  C’est un événement qui est aux origines mêmes du sujet, c’est en quelque sorte l’événement originaire et en même temps permanent, c’est-à-dire qui se réitère sans cesse. » Pour ma part je préciserai qu’il se réitère à condition d’un travail de recherche et d’invention voire de psychanalyse, car la toute petite enfance qui la fait advenir est terminée.

Archéologie donc du sujet qui devient le point de départ de son histoire. Le programme humain que chacun d’entre nous revit avec sa vie propre et dont la somme fera un jour, modestement, partie intégrante de l’Histoire.